

Vues d'ensemble

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (254), 45–49.



L'ANNÉE OÙ MES PARENTS SONT PARTIS EN VACANCES

Aprécevant le manège d'une Volkswagen bleue, un gardien de but laisse malencontreusement passer le ballon, ce qui provoque la colère de ses jeunes amis. Mauro, le gardien, a douze ans et la partie se déroule sur un terrain de football dans un quartier multiethnique de Sao Paulo pendant la Coupe du Monde en 1970. La Volkswagen ressemble à celle de ses parents qui, partis officiellement en vacances, l'ont laissé là en plan.

Le scénario du réalisateur Cao Hamburger et de ses trois scénaristes réemploie de nombreuses astuces de films mettant en relation un vieil homme et un enfant, depuis le film fameux et autobiographique de Claude Berri mettant en vedette Michel Simon jusqu'au gagnant d'un Oscar en 1997, **Kolja**, du duo père-fils Zdenek et Jan Sverak. Le film montre aussi de manière incidente comment des forces policières peuvent mener des opérations ciblées pendant une grande manifestation sportive qui détourne l'attention des spectateurs. Les parents sont impliqués dans des luttes politiques contre la dictature militaire, comme dans le film de Bruno Barreto **O que e isso, companheiro?** (Four Days in September), qui nous avait offert un regard plus critique.

Les préparatifs et le déroulement de cette Coupe du monde pour un pays considéré comme étant le meilleur de cette discipline constitue un temps assez long pour permettre aux relations d'évoluer et de donner ainsi aux divers acteurs la possibilité de briller. Mauro, joué sensiblement par le nouvel acteur Michel Joelsas, est un Moïse accidentel que Shlomo, interprété par un Germano Haiut circonspect, accueillera avec l'aide de Hannah, jouée avec aplomb par l'aussi jeune Daniela Piepsyk.

L'emploi de la Coupe du monde permet de montrer aussi l'impact des retransmissions télévisées comme facteur de cohésion sociale dans une ambiance bon enfant. Ainsi, les étudiants marxistes, qui prennent idéologiquement pour la Tchécoslovaquie contre leur patrie, sont très heureux que celle-ci gagne et les vieux juifs, habituellement si réservés, sautent de joie lors des exploits de Pelé et compagnie. Cette tragi-comédie de mœurs porte donc un regard à la fois nostalgique et critique mais quelque peu prévisible sur une époque révolue.

LUC CHAPUT

■ **O ANO EM QUE MEUS PAIS SAÍRAM DE FÉRIAS** — Brésil 2007, 105 minutes — Réal. : Cao Hamburger — Scén. : Claudio Galperin, Braulio Mantovani, Anna Muylaert, Cao Hamburger — Avec : Michel Joelsas, Germano Haiut, Daniela Piepsyk, Simone Spoladore, Caio Blat, Eduardo Moreira, Lilianna Castro — Dist. : Métropole.

CARAMEL

À mille lieues des images de ville bombardée des téléjournaux, Beyrouth se fait belle dans **Caramel**, première réalisation de Nadine Labaki. La mention « À mon Beyrouth » clôt d'ailleurs le film. Présenté à la Quinzaine des réalisateurs en mai 2007, **Caramel** dresse le portrait tendre et attachant de cinq femmes qui gravitent autour d'un salon de beauté. Layale (Nadine Labaki), la propriétaire, fréquente un homme marié qui ne veut pas quitter sa femme. Nisrine, qui doit se marier, s'inquiète parce qu'elle a perdu sa virginité. Rima, troublée par une cliente du salon, doute de son orientation sexuelle. Jamale, incapable d'accepter son âge, souhaite devenir actrice. Et Rose, qui a toujours pris soin de sa sœur un peu bizarre, met une croix sur l'amour.

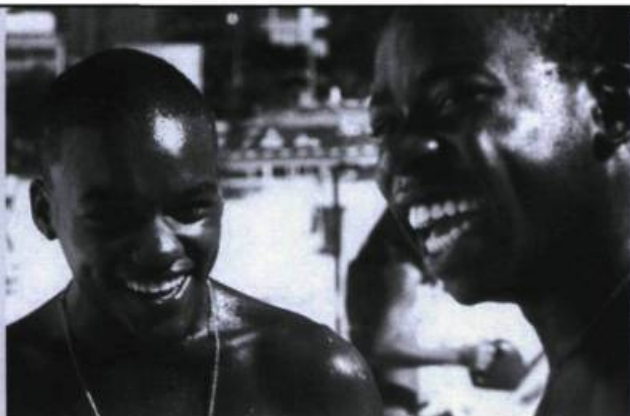
À la manière de **Vénus beauté (institut)** de Tonie Marshall, mais avec plus de profondeur, le salon est le lieu de toutes les confidences où les femmes se dévoilent. La réalisatrice a insufflé à ce **Caramel** une sensualité à fleur de peau. Un très beau montage alterné nous montre une Layale aux yeux brillants parlant avec son amant pendant qu'un policier l'admire et lui fait amoureusement la conversation. De même, lorsque Rima lave les cheveux de cette cliente qui lui plaît, les gestes sont tendres et empreints d'affection.

La musique, tout en douceur, marque les émotions et provoque des moments de grâce. C'est notamment le cas lorsque Layale regarde à travers un aquarium l'enfant que son amant ne pourra jamais lui donner ou lorsqu'elle l'attend en vain dans une chambre d'hôtel miteuse. Nadine Labaki (aussi actrice à ses heures dans **Bosta**) a fait appel à des actrices non professionnelles pour insuffler plus de réalisme à ses personnages. Et cela fonctionne admirablement. Elles sont toutes criantes de vérité et justes à souhait. Mention toute spéciale à Aziza Semaan, qui incarne une Lili irrésistible.

Avec ce premier long métrage, Nadine Labaki dresse de beaux portraits de femmes, à la manière d'un Pedro Almodóvar dans **Femmes au bord de la crise de nerfs**. Manifestement, une réalisatrice est née. Il faudra la surveiller attentivement au cours des prochaines années.

CATHERINE SCHLAGER

■ **SUKKAR BANAT** — Liban / France 2007, 95 minutes — Réal. : Nadine Labaki — Scén. : Nadine Labaki, Jihad Hojeily, Rodney Al Haddad — Int. : Nadine Labaki, Yasmine Al Masri, Joanna Moukartzel, Gisèle Aouad, Siham Haddad, Aziza Semaan — Dist. : Séville.



LA CITÉ DES HOMMES

Dans les ruelles étroites des *favelas* de Rio de Janeiro au Brésil, la vie n'est pas toujours facile, loin de là. L'ordre et la justice sont des concepts qui semblent s'être fait remplacer par ceux du chaos et de l'arbitraire. Telle est du moins l'atmosphère que Paulo Morelli rend tangible dans **City of Men**, film où le « jeu » du *roi de la colline* prend des proportions dévastatrices et meurtrières.

Ce récit, basé sur une série télévisée réalisée (entre autres) par Katia Lund et Fernandos Meirelles (les réalisateurs du stupéfiant **City of God**), relate l'histoire d'Acerola et Laranjinha, meilleurs amis depuis plusieurs années. À première vue, la complicité que l'on perçoit entre ces deux adolescents presque majeurs semble indestructible, mais lorsque Laranjinha, dans sa quête initiale, aura fini par retrouver Heraldo, le père qui l'a abandonné, les choses commenceront à se compliquer pour le duo. Toutefois, le désordre s'installera plus que jamais lorsque Madrugadao, le chef du gang qui contrôle la colline surplombant la ville, se fera trahir par son acolyte Nefasto. La guerre ouvertement déclarée entre les deux parties, l'attirail de combat déployé, tout ce dont Madrugadao aura besoin pour regagner ses anciennes possessions territoriales sera un peu de chair à canon sachant manier l'armement. Pris dans l'engrenage, Acerola se portera volontaire. Les éléments de discorde mis en place, Acerola et Laranjinha seront-ils capables de renouer leur amitié dans ce lieu d'anarchie où seule la force de frappe semble prévaloir ?

Ceux qui ont hautement estimé **City of God** seront assurément enclins à apprécier **City of Men**, le long-métrage abordant le même type de problématique et d'esthétique. Sans pourtant égaler la force de l'œuvre de Meirelles, celle de Morelli captive par sa qualité narrative, son pouvoir visuel et la sincérité des acteurs. **City of Men**, où les splendides paysages de la ville côtière contrasteront avec l'horreur de la violence, raconte ainsi une prestigieuse histoire d'amitié, qui saura perdurer malgré sa présence inadéquate au milieu d'une guérilla des plus brutales.

MAXIME BELLEY

■ **CIDADE DOS HOMENS / CITY OF MEN** — Brésil 2007, 110 minutes — Réal. : Paulo Morelli — Scén. : Elena Soarez, Paulo Morelli — Int. : Douglas Silva, Darlan Cunha, Jonathan Haagensen, Rodrigo dos Santos — Dist. : Alliance.



EMOTIONAL ARITHMETIC

Adaptation du roman de Matt Cohen, **Emotional Arithmetic** est le deuxième long métrage du réalisateur canadien Paolo Barzman. Bien qu'on y relate la réunion de gens unis par le souvenir, mais séparés depuis une quarantaine d'années, et malgré la présence d'une distribution de tout premier ordre, le film n'arrive pas à rendre tangible toute l'émotion que la remémoration de tels événements auraient dû susciter.

Racontée en un long flash-back, l'action du film se déroule sur une splendide ferme des Cantons-de-l'Est. La beauté champêtre des lieux est bien mise en valeur par la direction photo de Luc Montpellier, qui a aussi travaillé sur **Away from Her**. Toutefois, cette nature automnale proprement québécoise est filmée de manière telle qu'on ne transcende que très rarement la beauté du paysage pour en arriver à un véritable discours sur le souvenir et le temps qui passe.

En outre, le film souffre d'une esthétique qui rappelle par moments celle du téléfilm, Barzman ayant mis en scène une douzaine de films dédiés au petit écran. L'utilisation d'une musique qui appuie trop l'émotion de certaines scènes agace et nuit à l'ensemble du film. Doublé d'un symbolisme parfois facile, le travail sur la mémoire que le réalisateur effectue s'avère somme toute quelque peu superficiel. Néanmoins, la présence à l'écran du vieillissant mais toujours magnifique Max von Sydow, un des acteurs fétiches de Bergman, est toujours intéressante et évoque un pan important de l'histoire du cinéma.

Parfois superflues, les séquences en noir et blanc se déroulant dans le camp de détention de Drancy parviennent mal à exprimer avec justesse le traumatisme des trois survivants de l'Holocauste. Par ailleurs, la scène extérieure où tous les protagonistes sont réunis autour d'une table pour finalement célébrer leur réunion est plutôt réussie, appuyée par un très beau panoramique elliptique de 360 degrés.

Bref, **Emotional Arithmetic** déçoit, car il ne remplit qu'en partie ses belles et nobles promesses de départ : rendre hommage aux survivants des camps de détention, adapter pour le cinéma un roman d'un écrivain canadien important et réunir sur grand écran une distribution internationale d'acteurs de talent de différentes générations.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ **L'AUTOMNE DE MES SOUVENIRS** — Canada 2007, 99 minutes — Réal. : Paolo Barzman — Scén. : Jefferson Lewis, d'après le roman de Matt Cohen — Int. : Susan Sarandon, Christopher Plummer, Gabriel Byrne, Max von Sydow, Roy Dupuis, Dakota Goyo — Dist. : Séville.



LE FILS DE L'ÉPICIER

Certains se souviendront peut-être des documentaires de Jean-Henri Meunier (*La vie comme elle va* et *Ici Najac, à vous la terre*). Ces derniers nous donnaient à voir le rythme de l'existence des habitants d'une France plus que profonde. Le dernier long-métrage d'Éric Guiraldo en est tout bonnement une mise en scène. Au moment où le retour à la terre est pour certains une idée en vogue, ce genre de thème peut passer pour du racolage, mais il n'en est rien. Truffé d'images bucoliques et de paysages typiques de la France méridionale, *Le Fils de l'épicier* possède le charme suranné du cinéma français de la fin des années 80. Intimiste et souvent tourné en plans rapprochés, le film nous raconte de façon simple l'évolution d'un jeune homme un peu perdu et contestataire en quête des « vraies valeurs ».

Antoine Sforza (Nicolas Cazalé) est un jeune homme qui vitote grâce à de petits boulots depuis qu'il a quitté son village natal pour la grande ville. Suite à l'hospitalisation de son père, il décide un peu à contrecœur de retourner sur la terre qui l'a vu grandir pour aider sa mère à tenir l'épicerie générale, le commerce familial qui fait la fierté de son paternel. Amoureux platonique mais non moins transi, Antoine invite sa voisine de palier, Claire (Clotilde Hesme), à l'accompagner. Le grand air aurait, dit-on, des vertus qui rapprochent...

Bien que montrant la vie qui va, encore aujourd'hui dans les petits hameaux de régions agricoles, ce film porte aussi sur les problèmes de communication. Intergénérationnelle ou autre, la communication ou plutôt la non-communication y est constamment représentée.

L'incompréhension qui règne entre les membres de la famille Sforza est au cœur du récit. Le jeu juste et touchant de Cazalé est pour beaucoup dans la réussite de cette histoire sensible où une camionnette transformée en épicerie volante sillonnant les routes de campagne devient le terrain fertile de l'apprentissage des rapports humains. S'il est vrai que le bonheur est dans le pré, le film d'Éric Guiraldo en est le prospectus publicitaire tout désigné et ses personnages en sont les ambassadeurs parfaits.

YASMINA DAHA

■ France 2008, 96 minutes — Réal. : Éric Guiraldo — Scén. : Éric Guiraldo, Florence Vignon — Int. : Nicolas Cazalé, Clotilde Hesme, Jeanne Goupil, Daniel Duval — Dist. : FunFilm.

FUGITIVE PIECES

Le roman éponyme d'Anne Michaels prend dans le nouveau film de Jeremy Podeswa une force particulière qu'on peut nommer tout simplement *émotion*.

Réalisateur, entre autres, de quelques épisodes des célèbres télé-séries *Six Feet Under* et *Queer as Folk*, Jeremy Podeswa réussit un tour de force en éliminant les incongruités qu'un tel scénario aurait pu occasionner. La mise en scène, fortement dépouillée, nous ramène de la Grèce à Montréal. Jacob, le héros de ce tragique récit, recompose par écrit le puzzle de son existence. Durant la Deuxième Guerre mondiale, jeune juif polonais de sept ans, il est témoin du massacre de sa famille par les nazis. Par un concours de circonstances (vraisemblables), il est sauvé par un archéologue grec qui va l'élever comme son propre fils.

Évitant le récit linéaire, Podeswa combine avec bonheur passé et présent pour raconter une histoire d'amour, de haine, de vengeance, de résignation, d'honneur et d'espoir. La direction d'acteurs, exemplaire, profite également de la présence de comédiens remarquables, notamment dans les séquences où règne l'émotion. Qu'il s'agisse de Stéphane Dillane, sobre et efficace, de l'Israélienne Ayelet Zurer, d'une beauté irrésistible et d'une grande élégance (sans compter son immense talent d'actrice), ou bien encore de l'impériale Rade Serbedzija, magnifique, ou de la grande comédienne grecque Themis Bazaka.

La morosité, le climat glauque et la lourdeur de l'atmosphère de l'époque nazie laissent, après le conflit, entrer le monde coloré de la Grèce. Ici, l'éclairage nous ramène les couleurs du soleil, au diapason avec le territoire géographique filmé. Entre ces deux régions du monde, le Canada, paysage neutre, parfois enneigé, mais accueillant et rassembleur.

Le dispositif cinématographique de Jeremy Podeswa, solidement utilisé, associe les quelques scènes d'action à celles où les rapports charnels entre les deux protagonistes, Jacob devenu adulte et sa deuxième femme, sont intimement liés au récit. Dans l'esprit du rescapé des camps de la mort, le rapport à l'autre devient une question de survie, d'espoir en l'avenir. Et puis, soudain, la tragédie... Méditatif, poignant, d'une émotion à la fois palpable et retenue.

ÉLIE CASTIEL

■ LA MÉMOIRE EN FUITE — Canada / Grèce 2007, 104 minutes — Réal. : Jeremy Podeswa — Scén. : Jeremy Podeswa, Anne Michaels, d'après son roman éponyme — Int. : Stéphane Dillane, Rade Serbedzija, Robbie Kaye, Ayelet Zurer, Rachel Lefevre, Themis Bazaka — Dist. : Incendo.



JODHAA AKBAR

Il est tout à fait injuste que le cinéma bollywoodien soit totalement ignoré à Montréal par la critique institutionnelle. Si une grande partie de ces productions demeurent d'intérêt strictement local, il n'en demeure pas moins que certaines se dégagent du lot par leur côté spectaculaire, leur caractère extrême assumé, une direction technique époustouflante, sans compter, bien entendu, sur la dynamique chants / danses à faire pâlir de jalousie les metteurs en scène de Broadway.

Friands d'un cinéma de l'extrême, les cinéastes bollywoodiens poussent le plus souvent les limites de la réalité historique en les agrémentant de récits moralistes où l'éthique, la responsabilité sociale, le poids de la culpabilité et les histoires d'amours impossibles servent d'ingrédients à des récits interminables pour la sensibilité occidentale, mais bigrement efficaces et sensuels pour la conscience indienne, moyenne-orientale et certains endroits d'Afrique, notamment le Maghreb.

Au 16^e siècle, afin de consolider ses liens avec les Rajput, l'empereur moghol Akbar épouse la princesse Jodhaa. Ce qui n'était qu'un mariage politique se transforme alors en histoire d'amour. Et c'est justement sur ce dernier aspect que repose le film d'Ashutosh Gowariker, auteur entre autres des élégants et grandioses **Lagaan** (2001) et **Swades** (2004). Ce qui n'empêche pas ce film de 213 minutes de proposer également des scènes d'action spectaculaires, dignes des grandes épopées épiques.

Fidèle au style Bollywood, le jeune réalisateur intègre quelques scènes de chants et de danses, dont la plus spectaculaire demeure celle où le héros principal se joint à un groupe de danseurs derviches tourneurs, provoquant une des séquences cinématographiques chorégraphiées les plus remarquables du répertoire indien. On soulignera également celle où les deux amants, (lui, musulman, elle, hindoue) séparés par un voile transparent, découvrent leur attirance réciproque. Comme dans tout film bollywoodien, le rapport des corps n'est pas nécessairement physique. Il suffit d'un geste anodin, d'un mouvement des lèvres, d'un déplacement léger de la caméra, d'une goutte de sueur émanant de quelque partie du corps, de regards complices pour que se réalise l'œuvre de la chair. **Jodhaa Akbar** est un film grandiose, spectaculaire, en harmonie avec la culture du pays qu'il représente.

ÉLIE CASTIEL

■ Inde 2008, 213 minutes — Réal. : Ashutosh Gowariker — Scén. : Haidar Ali, Ashutosh Gowariker — Int. : Hrithik Roshan, Aishwarya Rai, Ila Arun, Chetana Das, Kulbushan Kharbanda, Suhaisini Mulay — Dist. : La Sana.



LEATHERHEADS

Dans son dernier article dans les *Cahiers du cinéma*, « Désirs de grandeur », Stéphane Delorme constatait l'essor épuisé d'une génération de cinéastes sombrant dans un cinéma du pastiche et de la copie. Parmi cette vague de réalisateurs, on trouvait le nom de George Clooney.

L'édifiant article composait aussi avec une idée qu'il ne faudrait pas reléguer en arrière-plan : le danger prédominant de la nostalgie. Hollywood a toujours préféré se projeter dans les ombres du passé, plutôt que de se confronter à celles du présent. Avec **Good Night and Good Luck**, sa réalisation précédente, Clooney ajustait le tir. Par une claire et évidente mise en abyme entre l'ère du maccarthysme et celle de Bush, son film était actuel, surtout prometteur. Avec sa dernière mise en scène, **Leatherheads**, on est plus sceptique. Si l'indélébile charme de la star opère tout aussi irrésistiblement, son film, quant à lui, ressemble malencontreusement à une promesse brisée.

Dans une Amérique en plein essor économique, Dodge Connely, joueur émérite de l'équipe des Bulldogs, essaie de recruter la nouvelle vedette de l'équipe universitaire de football établie à Princeton, Carter Rutherford, dans le dessein de reformer son équipe défunte, criblée par des problèmes financiers. Avec l'effervescence grandissante autour de Rutherford, une journaliste ambitieuse tentera d'enquêter sur son séjour passé au front, lors de la Première Guerre.

Élégant hommage à la *screwball comedy*, **Leatherheads** offre à son acteur-réalisateur l'occasion de déployer tous ses talents de comique. Propulsé par la complicité de Clooney et Zellwegger, le film rappelle la fraîcheur de **Bringing Up Baby** et de ses deux vedettes, le couple Grant-Hepburn. Avec ses airs de comédie romantique d'époque, **Leatherheads** cherche aussi à témoigner d'un temps d'innocence révolu. Le football s'officialisant en changeant ses règles, c'est aussi toute une Amérique qui était en mutation, semble-t-on insinuer.

Il n'en demeure pas moins qu'au final, ce sont les revendications esthétiques qui prévalent sur les ambitions artistiques de son réalisateur. Comme si Clooney signait, avec ce film, une pure formalité. Dommage !

SAMI GNABA

■ DOUBLE JEU — États-Unis 2008, 114 minutes — Réal. : George Clooney — Scén. : Duncan Brantley, Rick Reilly — Int. : George Clooney, Renée Zellwegger, John Krasinski, Jonathan Pryce — Dist. : Universal.



LONDON TO BRIGHTON

Kelly, une jeune prostituée, et Joanne, une presque adolescente, se cachent dans des toilettes publiques et tentent de reprendre leurs esprits et de se refaire une beauté après une rencontre qui a mal tourné. Elles prennent assez rapidement le train pour la station balnéaire de Brighton au sud de Londres, qui, facile d'accès, est devenu un endroit de villégiature pour les Londoniens et un lieu de tournage pour de nombreux films, dont *Oh! What a Lovely War* de Richard Attenborough et *Brighton Rock* de John Boulting. Le premier illustre le côté ludique de la ville, le deuxième, mettant en vedette Attenborough alors acteur, est un grand film policier britannique et Williams semble lui rendre hommage par le personnage de Stuart (étonnant Sam Spruell), qui manie l'arme blanche avec autant de dextérité que Pinkie Brown.

Le scénario du réalisateur Williams alterne les scènes contemporaines avec de nombreux flashes-back pour expliquer pourquoi ces deux femmes se sont retrouvées dans cette situation fâcheuse. La caméra à l'épaule de Christopher Ross nous plonge souvent dans l'action et oblige le spectateur à réagir rapidement à des actions qui, répréhensibles figures obligées du genre, apparaissent placées dans le cours du récit pour lui causer un électrochoc. La description des milieux mafieux et du sous-prolétariat urbain est bien incarnée par des acteurs peu connus qui réussissent à nous faire croire à des personnages semblables à des types vus dans d'autres films similaires.

En choisissant comme personnage, Joanne, une femme à peine pubère, Williams joue avec le feu dans son scénario aux accents sexuels, mais s'en sort habilement au niveau du montage et par sa direction des deux actrices, la jeune Georgia Groome et Lorraine Stanley formant un couple d'amies finalement plausible. Johnny Harris rend bien, en Derek, le petit criminel dépassé par les événements.

La construction en flashes-back rend perceptible l'écoulement du temps, quelques jours à peine, jusqu'à la conclusion étonnante mais vraisemblable comme exutoire d'une vengeance trop longtemps mûrie. Le produit final apparaît pourtant peu nouveau et l'on espère que Williams trouvera un scénario plus original pour sa prochaine réalisation.

LUC CHAPUT

■ Grande-Bretagne 2006, 89 minutes — Réal. : Paul Andrew Williams — Scén. : Paul Andrew Williams — Int. : Lorraine Stanley, Georgia Groome, Sam Spruell, Johnny Harris, Alexander Morton — Dist. : A-Z Films.



SNOW ANGELS

La sortie retardée de *Snow Angels*, et celle, confirmée, de *Pineapple Express*, une halte inattendue dans la comédie juvénile prévue cet été, confirment l'étonnante dégingolade de David Gordon Green, un temps émule de Terrence Malick, perçu à ses débuts comme le cinéaste de la désolation rurale américaine. Où s'est égarée la poésie des espaces industriels de ses éclatants débuts ?

La genèse même de *Snow Angels*, la première commande d'écriture de Green destinée à un copain avant qu'il ne s'accapare la réalisation et remanie considérablement l'adaptation du roman de Stewart O'Nan, ne présageait rien de bon. Le récit en soi, la rédemption punitive d'un alcoolique repentant pour reprendre sa vie avec une serveuse de buffet chinois et leur fillette, patauge dans des marécages maintes fois auscultés par les autorités du cinéma indépendant assoiffées de réalisme prolétaire. Une bluette adolescente s'impose mal au milieu de ce drame où les hommes, encore et toujours, s'y prennent de la manière la plus tragique pour supporter le poids de leurs lâchetés quotidiennes. On attendra en vain le sauvetage d'amitiés profondes, le regard qui fait battre les cœurs, la souffrance qui fait grandir, la raison pour réhabiliter Griffin Dunne en professeur adultère et tous ces moments qui faisaient d'*All the Real Girls*, mais surtout de *George Washington*, d'authentiques portraits d'une Amérique qui, pour une fois, sublimait son inaltérable culpabilité par la fraternité et la solidarité familiale, valeurs fondamentales des sujets de l'Oncle Sam.

Deux pas en avant, et autant en arrière; Green tombe dans le piège du drame sec, aux antagonismes patauds et aux relations platement déficientes qui ont déjà valu à Todd Field d'injustifiables éloges. Entre la fulgurance du débutant et l'assurance prévisible de *Snow Angels*, on ne peut que constater le transfert d'intérêt du cinéaste, un homme de clan, de l'infiniment petit (sa force) vers le panoramique choral, un tic développé par ses récents efforts à cautionner les premiers projets des copains — Jeff Nichols, le réalisateur-alter ego Paul Schneider et Craig Zobel en tête — avec d'autres responsabilités sous la casquette. On suivra ses prétendants, tout aussi doués, en attendant le retour aux sources du chef de bande.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2007, 106 minutes — Réal. : David Gordon Green — Scén. : David Gordon Green, d'après le roman de Stewart O'Nan — Int. : Sam Rockwell, Kate Beckinsale, Griffin Dunne, Michael Angarano, Jeannetta Arnette, Tom Noonan — Dist. : Séville.